

---

# Cartes maritimes et mappemondes.

## Pouvoir représenter et pouvoirs représentés dans la conquête du Nouveau Monde

73

Juan Carlos Baeza Soto  
Université Sorbonne Paris Nord  
PLÉIADE, UR 7338

**RÉSUMÉ.** Analyser les cartes de la découverte et de la conquête du Nouveau Monde revient à s'interroger sur les états de conscience que reflète la cartographie puisque celle-ci devient – dans la cartographie botanique, maritime ou urbaine – le lieu des projections de la confrontation de l'individu avec l'Histoire. La cartographie tisse les modes de subjectivation de l'espace vécu, ce qui conduit à réfléchir sur les signes ou codes que recèlent les cartes : en effet, la confrontation de l'individu (conquérant, botaniste, navigateur ou géographe) avec l'espace souligne toujours la constitution de ce dernier comme expérience subjective et débouche sur l'examen des repères qui guident et orientent l'existence du sujet.

**MOTS CLÉS :** cartographie, conscience, projection, confrontation, conquête, esprit

**ABSTRACT.** Analysing the maps of the discovery and conquest of the New World is tantamount to questioning the states of consciousness that the cartography reflects since it becomes –in botanical, maritime or urban cartography– the place of the projections of the individual's confrontation with history. The cartography weaves the modes of subjectivation of the lived space, which leads to reflect on the signs or codes that the maps contain: indeed, the confrontation of the individual (conqueror, botanist, navigator, or geographer) with space always emphasizes the constitution of the latter as subjective experience and leads to the examination of the benchmarks that guide and guide the existence of the subject.

**KEYWORDS:** Cartography, Consciousness, Projection, Confrontation, Conquest, Mind

« Dieu le Créateur aime les viateurs »  
*André Thevet, Cosmographie de  
 Levant (1554 et 1556, Lestringant,  
 2019 : 7)*

La cartographie comme spatialisation de l'expérience psychique nous conduit à nous interroger sur l'occupation et la représentation de l'espace comme modalité de l'expression et de la contestation politique car la cartographie est aussi une forme de la symbolisation de la maîtrise de l'espace ou de la tentative humaine d'intégrer sa corporéité au sein du monde. Dire l'espace signifie alors, aussi bien pour le géographe, le navigateur ou l'artiste, dessiner son rapport à l'espace qui n'a de cesse de mouvoir ses frontières, étant donné que l'espace est une projection de l'identification, ce qui donne lieu à la notion de territoire et dans ce cas la cartographie reflète aussi les sources de conflit et l'imposition d'un ordre symbolique différent.

### **L'arme de l'imagination pour conquérir l'espace : navigation, cartes et mappemondes**

Ainsi, lorsqu'au xvi<sup>e</sup> siècle les navigateurs lèvent l'ancre depuis les rives du Guadalquivir, ils possèdent une connaissance profonde de l'espace maritime grâce aux voyages de navigateurs portugais, qui menèrent des marchands jusqu'au Royaume du Bénin en 1484, en Inde en 1498, au Brésil en 1500, en Chine en 1513, à l'intérieur des terres de l'Afrique pour explorer en 1514 le fleuve Monomotapa, dans l'actuel Zimbabwe, et au Japon en 1543 (Martín Merás, 1993 : 55). Les connaissances maritimes avaient beaucoup progressé : la mappemonde du moine Beatus de Saint-Sever (Bibliothèque nationale de France) réalisée aux environs de 776, mais connue par sa reproduction dans un recueil parisien de 1050, dispose de manière relative les terres et ne respecte aucune direction de l'espace. Ainsi, « l'Inde se trouve au nord de la Libye (située du côté du nord de l'Éthiopie) et à l'ouest de l'Afrique (qui a la Judée et la Palestine au sud) et elle est séparée de Tolède et la Galice par une *mare rubrum* ! » (Magalhães Godinho, 1990 : 9). En revanche, l'*Atlas Catalan* de 1375-1380 illustre l'avancée des navigateurs vénitiens, génois et catalans, puisque apparaissent les Îles Canaries et l'archipel de Madère, qui guident le regard vers la côte africaine, représentée au-delà du cap Bajor. Il existait donc en Europe, avant le projet de Christophe Colomb, l'envie d'atteindre de nouveaux rivages à des fins économiques, pour parvenir aux sources asiatiques d'épices comme la cannelle, le poivre, le clou de girofle et la noix de muscade ou bien de produits tinctoriaux comme la pourpre et l'indigo et bien évidemment aux sources de la soie « dont le prix élevé – dix à douze fois celui du poivre, à poids égal – ramène à quelque chose comme

0,5 % le coût du transport » (Favier, 2013, 219). C'est ainsi qu'en 1488 la flotte de Bartolomeu Dias avait contourné le cap de Bonne-Espérance.

Mais les Portugais étaient également motivés par des fins spirituelles, car ils espéraient depuis le XII<sup>e</sup> siècle entrer en relation avec le prêtre Jean, souverain chrétien mythique vivant en Afrique, finalement assimilé au roi d'Éthiopie, apte à favoriser « l'ouverture d'un second front sur les arrières de l'islam » (Mollat du Jourdain, 2005 : 41). Naguère imaginé en Asie, le prêtre Jean vit en Éthiopie, c'est pourquoi son roi avait envoyé des représentants de son Église au concile de Florence en 1441. Aussi l'artiste florentin Antonio Averlino dit le Filarète (Florence, vers 1400-Rome, vers 1469) les représenta-t-il sur une porte de bronze de la basilique Saint-Pierre à Rome en 1445. L'élargissement des horizons constitue, par conséquent, avant la découverte du Nouveau Monde, un processus de décentralisation qu'illustrent les nombreuses cartes maritimes ou mappemondes que les souverains européens se font confectionner pour étoffer leurs bibliothèques, mais surtout afin de spatialiser leur position sur l'échiquier des rivalités et des intérêts monarchiques. Les cartes vont ainsi représenter cette part d'inquiétude et d'inconnu que suscitent le désir de partance, ainsi que la difficulté profondément humaine à reconnaître que rien ne confère à notre espace naturel une valeur absolue (Nancy, 2011 : 23-16), puisque la mort propre à chacun indique – selon le dicton – que si « partir c'est mourir un peu, mourir c'est partir tout à fait ». La peur de cette destination, peut-être sans arrivée, alimente le désir de connaissance et oblige les hommes à chercher à déduire l'avenir du présent, d'où l'utilisation d'images du monde, à l'époque encore incomplètes ou fautives, qui traduisent en réalité le besoin d'identifier l'avenir au présent et, de la sorte, de conjurer l'irréversibilité du temps en le réduisant dans l'espace d'une carte, en l'identifiant sur un parchemin, lequel, en géométrisant l'espace, identifie le temps et, en l'identifiant, l'explique et donc le maîtrise. Car l'homme déteste partir sans retour et ceci explique que, dans tout voyage ou exploration, les hommes transportent de l'autre côté de l'étranger une partie de ce qu'ils avaient au départ. C'est la raison pour laquelle il est si difficile de dire que l'on découvre un autre monde. Les schémas psychologiques, religieux et sociaux sont si puissants que le découvreur vit dans sa chair l'un des anathèmes les plus ontologiques : mourir, c'est sortir du monde, ne plus pouvoir se projeter et ne plus voyager dans l'avenir ; tandis que partir, c'est prendre part à la vie en ayant conscience que la fuite du temps est la forme de l'impuissance.

Les cartes ou les mappemondes sont la figure de la trace de cette conscience. En outre, sous un angle réaliste, elles sont l'essence propre du corps du monde. Les images que nous nous en faisons montrent à quel point nous ne pouvons alors nous en extraire, car le temps (de la navigation) et l'espace (parcouru vers notre destination) sont des cadres *a priori* de notre perception et des conditions de notre représentation du monde. Mais la part de subjectivité y est présente, car l'imaginaire joue un rôle primordial permettant à l'homme d'oublier qu'il ne peut s'extraire, ni du temps, ni de l'espace. Et ce dernier recouvre un caractère de

nécessité, car l'homme ne peut rien connaître sans déambuler et se déplacer, d'où l'aspect empirique de l'espace, qui alimente, non seulement sa propre existence, mais aussi celle de l'homme confronté aux affres de sa sensibilité. Sensibilité que la découverte du Nouveau Monde va bouleverser, car l'univers, sous l'égide de Dieu, considéré jusque-là comme intemporel, inconnaissable et non-spatial, devient une réalité extérieure à la conscience humaine. Par conséquent, c'est en le parcourant et en suivant le fil de sa subjectivité, expérimentalement et techniquement, que l'homme pourra cerner les limites de sa propre structure.

### Cartographies manuscrites de l'âme européenne : *hic et nunc*

Au Moyen Âge, l'Église admet avec certitude une géographie biblique qui décrit une terre plate dont le centre est Jérusalem. Même si les Européens lettrés connaissaient la forme sphérique de la terre (Burton Russell, 2014), les cartes conçues géométriquement au moyen de lignes de latitude et de longitude n'apparaissent qu'à la période de la Renaissance, à la suite de la redécouverte de la *Géographie* de l'astronome et géographe alexandrin Claude Ptolémée (vers 100-v. 170 ap. J.C.), texte « préservé dans l'Orient islamique et byzantin, [qui] atteint l'Italie depuis Constantinople au début du xv<sup>e</sup> siècle et fut traduit en latin à Florence » (Levenson, 2007 : 30) entre 1406 et 1410. Vers 1489, le savant allemand Henricus Martellus compose à Florence un luxueux exemplaire de la *Géographie* (Biblioteca Nazionale Centrale de Florence) qui montre des inexactitudes lorsque la carte déborde les côtes de la Méditerranée et de l'Empire romain : vers le sud, une langue de terre imaginaire rattache l'Afrique à l'Asie du Sud-est, fermant ainsi l'océan Indien. Précisons qu'une carte circulaire de 1450, conçue par le Vénitien Fra Mauro (Biblioteca Marciana de Venise) suggérait déjà qu'il était possible de contourner l'Afrique à partir des côtes atlantiques, avant de remonter l'océan Indien. En tout cas, vers 1489, Martellus n'avait aucune idée de l'existence de l'Amérique, mais sa conception de la *Géographie* de Ptolémée va inspirer Christophe Colomb, qui aurait possédé une version de cette carte grâce à une gravure exécutée par Francesco Rosselli (Nebenzahl, 1991 : 23). Ce dernier la diffusa ensuite en Europe. Aussi, Martellus révisa-t-il la carte du monde de Ptolémée en y incorporant les renseignements sur l'Asie transmis par Marco Polo (1254-1324), ce qui renforça la motivation de l'explorateur génois : la preuve en est l'exemplaire du *Devisement du monde* (ou *Livre des merveilles*, récit daté de 1298), qu'il possédait et avait annoté.

On constate que l'effet d'engouement pour la géographie de Ptolémée produisit une multiplication des copies dont la diffusion avait commencé de manière remarquable et profuse à partir de l'Italie, en raison de sa situation stratégique entre Orient et Occident et de ses communications avec la mer Baltique à travers les Alpes. C'est ainsi que Venise composait presque la moitié des cartes produites dans toute l'Italie, en raison de leurs qualités esthétiques. Cela

explique l'édition d'une *Géographie* de Ptolémée à Bologne en 1477, une autre de meilleure qualité à Rome en 1478 et d'autres versions à Florence (Casado, 1992 : 40-41). C'est aussi ce qui encouragea l'impression de cartes de villes, capitales ou de manuscrits du géographe grec dans d'autres villes de l'Europe, comme à Ulm en 1482. Ainsi, vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle, avant les découvertes, l'Europe semble entretenir un rapport vivant avec les images et les reproductions du monde habité, autrement dit de l'écoumène ; et, en raison des inexac-titudes géographiques, les cartes donnent l'illusion que le visible se tient tout entier disponible dans ce qu'elles montrent. C'est pourquoi la mappemonde de Martellus contient de nombreux noms tout le long de la côte africaine occidentale, car sa carte est la première à représenter le continent africain tel que le décrit Bartolomeu Dias, lequel doubla le cap de Bonne-Espérance en 1487-1488. Sans oublier que sa carte conforte Christophe Colomb dans son projet de traversée rapide de l'Atlantique vers le Cathay (Chine du Nord) de Marco Polo car la « carte était l'expression graphique de la théorie selon laquelle le Japon n'était situé qu'à 5 635 km à l'ouest et les côtes de Cathay 2 415 km plus loin. Colomb pouvait donc fonder sur un document les convictions qu'il avait acquises sur les distances marines à la lecture de cosmographes plus anciens comme le cardinal d'Ailly et Paolo Toscanelli » (Nebenzahl, 1991 : 23).

Mais un autre cartographe jouera dans l'histoire de l'Amérique un rôle fondamental : Martin Benhaim (1459-1507), marin, cosmographe, astronome, géographe, philosophe et explorateur allemand au service du roi Jean II du Portugal, est l'auteur de l'*Erdapfel*, le plus ancien globe du monde conservé jusqu'à aujourd'hui au Germanisches Nationalmuseum de Nuremberg, sa ville natale. Il s'appuie sur l'atlas de Ptolémée, les récits de Marco Polo et, aussi, des voyageurs portugais qu'il aurait lui-même accompagnés dans plusieurs expéditions, ou encore les cartes de régions du nord de l'Europe de l'édition de Ptolémée de 1482, sans oublier la gravure d'une mappemonde de Martellus qu'aurait exécutée Francesco Rosselli, comme on l'a vu plus haut. Il commence à créer le globe, qu'il achève en 1492, et « il ne fait aucun doute que son auteur a connu Christophe Colomb et il est probable qu'ils se soient mis d'accord sur la possibilité d'un voyage en Inde<sup>1</sup> » (Reyes Vayssade *et al.*, 1992 : 49). Ce qui est avéré encore plus sûrement même, c'est que Martin Benhaim avait conservé à l'esprit les erreurs transmises par Ptolémée à partir du calcul de l'historien et géographe Posidonios d'Apamée (ville de Syrie, 135 av. J.C.-Rhodes, Grèce, 51 av. J.C.), qui avait réduit à 29 000 kilomètres la longitude des méridiens, alors que le géographe et mathématicien Ératosthène (Cyrène, vers 276 av. J.C.-Alexandrie, Égypte, vers 194 av. J.C.) l'avait établie avec précision à 39 390 km. Aussi, le cartographe cité *supra* Paolo del Pozzo Toscanelli (Florence, 1397-1482), contemporain de Colomb, avait réalisé un autre globe terrestre qui établissait à 230 degrés de longitude la séparation

1 « [I]ndudable que su autor conoció a Colón y es probable que concordaran los puntos de vista de los dos sobre la posibilidad del viaje a la India ».

entre les côtes orientales de l'Asie et les côtes européennes de l'Atlantique, ce qui rendait cet océan plus étroit et donc plus facile à traverser.

En tout état de cause, « il est impossible de savoir à quel point cette erreur de calcul a incité Colomb, si proche de Toscanelli, à se lancer dans l'Atlantique, ou s'il a feint de se tromper pour rendre, aux yeux de tous, plus viable sa traversée transatlantique<sup>2</sup> » (Reyes Vayssade *et al.*, 1992 : 52). Le fait que, au cours du xv<sup>e</sup> siècle, en ce qui concerne les intervalles entre les deux extrémités du monde connu, Colomb refuse de nouveaux calculs encore plus précis – pourtant rendus possibles grâce aux navigateurs portugais qui s'aventurent, dans l'Atlantique, au sud de la ligne de l'Équateur – révèle la force de son projet, puisque les mauvais calculs rendaient la Terre plus petite et la distance vers l'Inde plus courte. C'est pourquoi, en suivant l'idée de Colomb selon laquelle les nouveaux territoires étaient proches de la limite orientale de l'Asie, le cartographe Roselli, qui jadis avait réalisé, on l'a dit, une gravure de la mappemonde de Martellus, achève vers 1508 une mappemonde à 360 degrés (British Library, Londres) qui situe le Brésil comme un vaste territoire péninsulaire, disparaissant dans la marge gauche pour resurgir dans celle de droite, au sud d'une île plus petite indiquée comme étant le Japon. Il faudra attendre le tour du monde de la flotte de Magellan, entre 1519 et 1521, pour révéler l'étendue du Pacifique. Entretemps, ce n'est qu'en 1502 que la première image du globe montre la transformation radicale de la géographie : grâce à Alberto Cantino, émissaire diplomatique et agent secret du duc de Ferrare en poste à Lisbonne, est réalisé au Portugal le « Planisphère Cantino » (Biblioteca Estense Universitaria, Modène) qui reprend des informations complètes à la suite de quatre séries de voyages : ceux de Christophe Colomb aux Caraïbes, de Cabral au Brésil, de Vasco de Gama et du même Cabral en Afrique de l'Est et en Inde, et celui des frères Gaspar et Miguel Corte-Real au Groenland et à Terre-Neuve. Et c'est toujours grâce à Magellan – ainsi qu'à son officier Elcano qui termine la circumnavigation, après la mort de Magellan – que l'on prouvera empiriquement la rotondité de la terre, ainsi que l'existence d'un véritable nouveau continent. La notion de l'espace est, en effet, tellement ancrée d'un point de vue psychologique que la découverte du Nouveau Monde s'était répandue rapidement en Europe, mais son existence en tant que continent autonome ne sera admise que très lentement. On hésitera entre l'hypothèse selon laquelle il s'agissait d'une île et une autre qui acceptait l'idée d'un continent. Mais, en ressuscitant le schéma ptoléméen selon lequel l'océan est entouré par la terre, on considère que les rivages outre-atlantiques rejoignent d'un côté la Scandinavie et de l'autre la Terre Australe et la péninsule de l'Asie du Sud-Est (Randles, 1980, 73-75).

Dans les deux cas, les Européens montrent déjà leur capacité à isoler le Nouveau Monde et à montrer simultanément leur humaine soumission à l'égard du temps qu'ils ne peuvent maîtriser et leur possibilité de mouvement dans la

<sup>2</sup> « [E]s imposible saber hasta qué punto aquel error de cálculo hizo que Colón, tan identificado con Toscanelli, se lanzara al Atlántico, o si aparentó estar equivocado para hacer, ante los ojos de todos, más viable su travesía transatlántica ».

représentation des choses sur une étendue qu'ils contrôlent. Mais, lorsque nous parlons de portulans, de cartes et de mappemondes, on se réfère à cet espace inconnu et dangereux qu'est l'océan. Or, « [l]es grands voyages de découvertes signifèrent, dans le contexte de la civilisation occidentale, la durable victoire de la mer. Plus de 18 000 bateaux naviguèrent, de 1504 à 1650, entre l'Espagne et l'Amérique » (Delumeau, 1984 : 77). L'essor des échanges commerciaux et culturels, certes inégaux, entre l'Ancien Monde et le Nouveau fut aussi celui de l'exportation d'une supériorité : « Car la Renaissance, ce fut aussi la naissance des Europes hors d'Europe et ce fut encore – à cause de l'Europe – la naissance des Afriques hors d'Afrique » (Delumeau, 1984 : 79). Ainsi, les publications de la *Géographie* de Ptolémée et les nombreuses cartes qui commencent à circuler en Europe indiquent les débuts de l'homme renaissant, qui tente de posséder l'espace aussi bien par le mouvement que par l'imaginaire. En effet, si le temps est la marque de l'impuissance humaine, l'espace est l'expression des possibilités que l'homme renaissant peut désormais s'offrir pour essayer d'évacuer le conflit intérieur qui le ronge quand il cherche à transcender les conditions de son incarnation temporelle puisque « l'étendue nous représente le possible, le temps nous représente ce qui dans le possible sera réel. Le temps, c'est l'écart toujours nécessaire entre la pensée objective, qui se donne les choses comme actuellement réelles, et la pensée subjective, individuelle, sensible, par laquelle nous analysons ou parcourons l'univers » (Lagneau, 1964, 176). La maîtrise des océans compense la contingence humaine dans le temps et l'espace et, à mesure que l'Europe avance dans sa conquête du territoire, elle écrit des chroniques, publie des rapports et des mappemondes, elle exporte des livres et des bibles, des techniques et des savoirs, tout ce qui pour elle est nécessaire, c'est-à-dire ce qui relève de la déduction rigoureuse par la raison, alors que la contingence est ce qui est donné sans raison ni explication.

Enfin, les cartographes soumettent la sensibilité à l'ordre du discours scientifique et cela représente une révolution épistémologique car la « priorité accordée au nombre et à la mesure construit une parole tierce qui brise le rapport entre les peuples de la chrétienté placés au centre du monde et les peuples imaginaires de monstres rejetés à sa périphérie » (Duvernay-Bolens, 1995 : 39), et il faudra du temps pour que l'imaginaire européen oublie la vision de l'espace de la terre représentée comme un disque plat entouré par l'océan et divisé en deux zones hétérogènes. C'est dans cette perspective que nous analysons ici la réalisation des cartes ; car isoler le Nouveau Monde en tant qu'île ou espace entouré d'eau, c'est le nommer sans encore vouloir l'identifier, pour mieux le dominer. Les cartes montrent donc que les navigateurs et les découvreurs médiatisent par l'intellect une forme réelle encore intermédiaire, parce que l'intelligence rationnelle problématise et distingue. Les cartes sont des outils qui, à l'instar du langage humain, n'ont aucune destination en dehors de l'intention et de la finalité qui les instituent. Elles

deviendront, par conséquent, de plus en plus complètes, non seulement pour suppléer à la méconnaissance de vastes territoires, mais également pour fonder administrativement et spatialement une différence. Car la carte, comme n'importe quel outil, accentue la signification des choses en leur donnant un ordre et une place dans l'espace. Historiquement, les cartographes ont toujours été associés aux mathématiciens et aux cosmologues : Pythagore de Samos (580 av. J.C. - 495 av. J.C.) fut le premier à tenter de comprendre « la vie et l'univers à partir d'une théorie générale de l'espace, proche de la cosmologie, défini comme une combinaison de chiffres figurés par des points » (Dumont, 2008 : 16).

Or, ce besoin de compréhension peut se traduire par des mécanismes de ségrégation qu'induit la distance entre le Nouveau et l'Ancien Monde : en jouant avec les limites et les frontières, la société espagnole crée déjà, par le moyen de cartes, une manière de retrancher le Nouveau Monde à l'Ancien et, ainsi, de parvenir à construire des divisions que nourrit, certes, la course à la découverte instaurée par des flottes portugaises, anglaises et hollandaises, mais qui engagent l'espace du Nouveau Monde dans la ségrégation spatiale, tout comme exista en Grèce l'ostracisme politique et le châtement de l'exil. C'est pourquoi, à chaque voyage, Colomb et son équipe collectent des informations et les consignent dans des dessins ou des esquisses, qui serviront à élaborer des cartes plus complètes et plus générales. Mais toutes les esquisses disparurent, tout comme le nom de Christophe Colomb sur les cartes de la future Amérique, à l'exception d'une seule qui lui est attribuée et qui représente la côte Nord de l'Île Hispaniola<sup>3</sup>. Pourtant, le symbole demeure : arriver par hasard dans un espace restreint, alors que l'on recherche les richesses du Japon et de la Chine, ne pas donner son nom à un vaste continent que l'on n'a jamais su vraiment spatialiser, mais conduire par la petite porte de l'isolement, de la désillusion et de la solitude, la soif impérialiste de la couronne espagnole vers des exigences de plus en plus aiguës en termes d'espace vital et de ressources.

### Isoler pour régner. Le baptême de l'Amérique : image et enfermement par l'image

Les cartes sont la preuve visuelle et physique de notre force kinésique : elles tentent de concilier l'image-espace perçue et l'accommodement physique nécessaire, que nous déployons par le toucher (en marchant, par exemple) pour objectiver les trois dimensions de l'espace. Car la vue restitue une expérience de la distance sans relief. En outre, la vue est un sens synthétique qui nous donne toute l'étendue du champ en une seule fois, et c'est pour cela que nous avons besoin du toucher pour avoir à notre disposition un sens analytique, qui viendra reconforter notre place dans l'espace. L'espace des sociétés est donc considéré comme « cet univers à la fois matériel et immatériel, stable et éphémère, brutalement imposé et extraordinairement plastique » (Lévy, 1999 : 113). Face à l'espace, à la

3 *Costa noroccidental de la Española*, c. 1492-1493. Esquisse attribuée à Christophe Colomb. Pas d'échelle indiquée, 45 x 28 cm, encre sur papier, Archives des ducs d'Albe, Madrid.

fois étendue et lieu, l'homme doit faire abstraction de tous ceux qui y habitent pour pouvoir le concevoir, et doit trouver des moyens pour s'y positionner, car, d'un point de vue métaphysique, l'espace est indivisible, infini, continu et homogène, isotrope et indéfiniment illimité. Cela contraint l'homme à s'engager dans la réflexion de l'espace comme lieu universel et vide où lui – ou n'importe quel autre corps – ne peut le limiter, le rompre ou l'orienter. L'espace contient tout dans la simultanéité du présent, étant donné que « nos espaces opposent la fluidité à la netteté, l'éphémère au permanent, le réseau au territoire » (Lévy, 1999 : 21). L'homme doit recourir à ses seuls sens pour l'appriivoiser : la vue fournira un espace lointain, tandis que le toucher ne nous donnera que l'espace proche. Les cartes pourront symboliquement harmoniser ces deux approches sensibles, qui donneront une forme à l'existence de l'espace et un inventaire des connaissances acquises, lesquelles, ensuite, valideront l'éthique, supposant elle-même une vaste possibilité d'actions. La validité de l'une dépendant de la légitimité de l'autre, il ne reste alors qu'à identifier les territoires inconnus et leurs habitants pour pouvoir y déployer des structures et des valeurs car « la projection de la carte est mise au service du pouvoir et s'adapte pour rendre intelligible une notion politique qui est préalable à la connaissance effective du territoire<sup>4</sup> » (García Redondo, 2014 : 26). Ainsi, dans un premier temps le groupe qui se considère dominant organise le partage d'une langue, d'une religion, de valeurs communes et d'attitudes (ou simplement des coutumes) pour qu'ensuite, dans un deuxième temps, « les groupes d'individus s'attribuent, ou se voient attribuer, par les chefs d'État par exemple, des droits et des immunités afférents à un territoire, qui peuvent être source de changement dans la perception de soi et la relation à l'Autre » (Priotti, 2015 :11).

Il va de soi, en effet, que la somme de connaissances géographiques et culturelles acquises et diffusées, à mesure de la découverte de nouveaux territoires, permet aussi de définir les contours de futures frontières, la garantie des hégémonies ainsi que le contours de l'identité ethnique que l'on attribuera à l'Autre afin de contrôler l'articulation entre les différents territoires, leurs échanges et les différentes dynamiques qui s'instaurent, *in fine*, au nom des stratégies commerciales, politiques, sexuelles et maritales. La découverte de l'Autre entraîne les tourbillons de l'autodéfinition dans un espace globalisé : la communication avec de nouveaux mondes provoque de nouvelles interprétations de son propre espace, de ses propres formes économiques et sociales, au point que la « découverte du Nouveau Monde » déclenche de nouveaux processus de changement et d'identité : « [l']invention de l'espace mondial et la confrontation des civilisations se conjuguent avec les mutations propres du continent européen, déchirant la Chrétienté et, en rapport avec la genèse des nations, formant une entité nouvelle : l'Europe » (Magalhães Godinho, 2000 :16). La carte de géographie suppose par conséquent un rapport interindividuel entre le conquérant et l'espace qu'il explore mais, à mesure que les informations s'étoffent et s'ac-

4 « [L]a proyección del mapa se pone al servicio del poder y se acomoda para hacer inteligible una noción política que es previa al conocimiento efectivo del territorio ».

cumulent, la contribution géographique laisse la place à un projet ultérieur de négociation et d'équilibre entre le groupe dominant que représente le conquérant et celui du conquis qui participera aux mécanismes de dépendance réciproque qu'instaure obligatoirement le commerce avec autrui.

Tel est le cas de la fameuse *Carta del mundo* (illustration 1) que Juan de La Cosa réalisa en 1500 au Puerto de Santa María (Cadix) d'après sa propre expérience, puisqu'il a été le pilote de Colomb et le propriétaire du vaisseau « La Santa María » en 1492, avant de prendre part à trois expéditions sur la côte nord de l'Amérique du Sud avec Alonso de Ojeda et Vespucci. Il s'est ensuite associé au commerçant Rodrigo de Bastida, prit comme pilote Andrés Morales et s'aventura jusqu'au Puerto Retrete – dans l'actuel Panamá – entre 1500 et 1502, après avoir dessiné sa carte en Espagne. Ses connaissances maritimes et géographiques furent reconnues, car en 1508 il dut participer à la seconde « Junta de Toros », que Ferdinand le Catholique convoqua à Burgos pour établir un bilan des connaissances sur l'Atlantique, et à laquelle participèrent également les navigateurs Yáñez Pinzón, Vespucci et Juan Díaz de Solís. Juan de La Cosa fut tué en 1509 par des flèches empoisonnées, lors d'une escarmouche avec des Indiens, alors qu'il tentait de fonder une colonie dans la mer des Antilles, plus précisément dans la baie de Carthagène, en Colombie (Levenson, 1991 : 231). L'image de saint Christophe (illustration 3), sous laquelle il est écrit « *Juan de la Cosa la fizo en el puerto de S. M<sup>a</sup> en año de 1500* » (« faite par Juan de la Cosa au port de Santa Maria l'an 1500 ») et celle d'une Vierge Marie à l'enfant, à l'approche des côtes du Nouveau Monde (illustration 3), indiquent la motivation religieuse de la Conquête, ce qui signe par trois fois le destin du Nouveau Monde, soit sous l'égide : de l'Église, de la politique et du commerce. En outre, le saint Christophe qui occupe l'isthme de Panamá serait le portrait de Colomb qui aimait se donner le surnom de « Xpo. Ferens », *Christum ferens* (Manso Porto, 2006 : 6), qui porte le Christ, ce qui indique aussi la dimension messianique du navigateur génois (Briys, 2019 : 224) : à l'instar du martyr de Lycie (III<sup>e</sup> siècle), un géant qui s'était libéré du pouvoir du diable et mis au service de Dieu, le navigateur génois consacre désormais sa vie à l'essor du christianisme. Or, selon une légende, saint Christophe avait aidé un enfant à traverser un torrent furieux. Mais surpris par le poids de l'enfant celui-ci lui aurait répondu : « en me portant, c'est le monde entier que tu as porté ». Colomb porte donc le Christ sur ses épaules et, devenant ainsi le saint patron des voyageurs, il assure le bon accomplissement des missions logistiques de la Sainte Église. Bartolomé de Las Casas confirme lui aussi la mission divine que Dieu avait confiée au navigateur, lorsqu'il rappelle qu'en dépit des obstacles Colomb continuait de recueillir des informations auprès des marins pour préparer son premier voyage (Las Casas, 1875 : 97).

C'est pourquoi, sur la carte de Juan de la Cosa, les marins barbus qui soufflent les vents représenteraient les compagnons de l'auteur qui s'apprentent eux aussi à occuper les nouveaux espaces découverts. La richesse ornementale et la minutie technique seraient par conséquent non seulement un effort artistique à l'image du destinataire de la carte, à savoir la Couronne, mais également une

métaphore de l'observation de la totalité des terres connues à cette époque dont le Nouveau Monde qui occupe désormais un espace précis que la Couronne peut compter concrètement sur la liste de ses possessions. À ce titre, Cuba apparaît fort bien délimitée, alors que Sebastián de Ocampo (1460-1514) n'en fera le tour qu'en 1508, ce qui indique que Juan de la Cosa n'avait pas souscrit aux thèses de Colomb qui croyait avoir découvert des territoires appartenant aux Indes occidentales. Le seul méridien qu'il trace au milieu de l'Atlantique, à cent lieues de l'île de la Sal, la plus à l'ouest des îles du Cap-Vert, montre les connaissances aiguës du navigateur espagnol et cela confirme la puissance technique de l'Espagne mais aussi sa toute puissance sur le monde puisque cette ligne de démarcation est l'illustration du tracé que le conseil d'Alexandre VI avait décidé pour diviser l'activité des Portugais et des Espagnols. Signalons que cette carte montre le pouvoir des hommes sur le monde entier et la mainmise de ce dernier sur l'espace par le biais de décorations comme les images de rois qui sont les symboles du pouvoir, ou des images de drapeaux ou des villes qui reflètent l'avancée de ce pouvoir sur l'espace : le prêtre Jean des Indes en Afrique, les rois mages en Asie, l'échelle des lieues représentée sur la marge inférieure, sur la partie de l'océan Atlantique, ainsi que l'apparition à droite de la marge d'un cadre blanc consacré à la dédicace ou à une légende, sont des exemples d'un regard qui tend de plus en plus vers l'objectivité et la connaissance pure. Car cette carte met en relief aussi l'insularité de Cuba que les indigènes avaient indiquée à Christophe Colomb et que Juan de La Cosa lui-même découvrirait en 1499. Elle montre toutefois les côtes qui sont au nord et au sud des Antilles de manière encore imprécise – d'où la masse verte – car les informations sur ces territoires sont encore incomplètes. Toutefois, en dépit de ces manques, la carte de Juan de La Cosa n'est pas une mappemonde dans le sens traditionnel du terme mais « une carte universelle comme celles qui constitueront plus tard le Padrón Real, puisque la partie de la Chine continentale et du Japon n'est pas représentée mais se termine dans la péninsule indienne, caractéristique fondamentale de l'école de Séville qui ne donne pas de place à l'imagination dans la délimitation des cartes mais à l'empirisme » (Martí Merás, 1993 : 80)<sup>5</sup>.

En outre, la richesse de l'ornementation fait supposer que cette carte est une commande, renforçant ainsi sa dimension politique de propagande, au nom de la Couronne espagnole. De plus, sur la carte n'apparaît aucun navire portugais, alors que le pays voisin participe depuis longtemps aux expéditions sur le continent africain qui y est représenté. Et ce, alors que Juan de La Cosa a bien dessiné les côtes africaines, certainement à partir des connaissances diffusées suite aux découvertes de Vasco de Gama entre 1497 et 1499. La présence de l'Afrique est intéressante, car, pour la première fois, le continent est représenté selon une orientation nord/sud, ce qui montre que de La Cosa abandonne la tradition

5 « [N]o es un mapamundi en el sentido tradicional del término, tal como son los de Ptolomeo en esa misma época, sino una carta universal como las que más adelante conformarían el Padrón Real, ya que la parte de China continental y Japón no está representada, sino que termina en la península de la India, característica ésta fundamental de la escuela de Sevilla que no concede lugar a la imaginación en la delineación de las cartas sino al empirismo. »

ptoléméenne, laquelle déformait l'Afrique en direction nord-est/sud-est. C'est pourquoi, « le but de la carte était sans aucun doute de montrer les terres découvertes, en les mettant en relation avec le monde connu. Si nous acceptons cette considération, il est probable que la carte ait été faite pour que le tout-puissant archevêque [Juan Rodriguez de] Fonseca, chargé d'organiser les voyages aux Indes, puisse montrer aux Rois Catholiques une vision globale des découvertes ou pour tout mandataire étranger, peut-être italien<sup>6</sup> » (Martín Merás, 2000, 79). Le propos politique est d'autant plus clair que la pléthore de détails donnés, aussi bien sur le continent américain que sur l'Afrique, a été certainement fournie par l'archevêque à Juan de La Cosa, qui a eu très peu de temps pour réaliser ce travail et a certainement bénéficié des connaissances de ses amis navigateurs encore vivants : apparaissent en effet les rivages de l'Amérique du Nord découverts en 1498 par Giovanni Caboto (1450-entre 1498 et 1508), navigateur et explorateur vénitien au service de l'Angleterre, qui découvre Terre-Neuve ; on voit les Antilles sous leur propre nom ; de l'Amérique du Sud, on observe les côtes depuis le cap de la Vela, sur la côte atlantique de la Colombie, à celui de San Agustín, dans la région actuelle de Recife, et une partie du Brésil ; enfin, les spécialistes font remarquer que le continent africain est rendu à plus petite échelle en raison d'une erreur de latitude pour le cap de Bonne-Espérance.

Pourtant, bien que la représentation à plus petite échelle de l'Europe, de la Méditerranée et de l'Afrique occidentale soit fidèle, on retient que l'Amérique est gigantesque, et que cette représentation participe de la richesse attendue, puisque le reste de l'espace connu est profusément occupé par des roses des vents, des drapeaux, des navires, des caravelles, des villes, des rois africains, des personnages bibliques, des cours d'eau, des ports et des villes, ce qui indique que le regard du conquérant dévore l'espace connu et s'apprête à faire de même avec l'immensité maritime et continentale. Tel fut le but de l'Espagne en fondant en 1503 la « *Casa de Contratación* » de Séville, considérée comme la « *universidad de mareantes* », qui créa en 1552 une chaire de cosmographie et une école d'artillerie navale en 1575 pour centraliser et organiser les flottes qui se dirigeraient vers les Indes. Ainsi, le travail des « *catedráticos de Cosmografía* » (« les professeurs de Cosmographie ») était très complet : dans son ouvrage *Norte de la contratación de las Indias Occidentales* (Séville, Juan Francisco de Blas, 1672), José Veitia de Linaje (1620-1688), nommé trésorier de la *Casa de Contratación* de 1659 à 1677, puis secrétaire de la partie « *Nueva España* » dans le Conseil des Indes, a laissé un témoignage intéressant sur les matières qu'un enseignant comme Gerónimo de Chaves (1523-1574), le premier « *catedrático cosmógrafo* » de la Casa, avait dû enseigner à ses élèves, dont « l'utilisation des instruments et leur fabrication, pour savoir s'ils font une erreur, comme la boussole, l'astrolabe, le quadrant, l'octant, et comment ils doivent naviguer avec les compas pour pour

6 « La finalidad de la carta era sin lugar a dudas mostrar las tierras descubiertas, poniéndolas en relación con el mundo conocido. Si aceptamos esta consideración, lo más probable es que la carta fuera hecha para que el todopoderoso arzobispo [Juan Rodríguez de] Fonseca, encargado de organizar los viajes a las Indias, pudiera mostrar a los Reyes Católicos una visión global de los descubrimientos o para cualquier mandatario extranjero, posiblemente italiano ».

connaître leur position quelle qu'elle soit ; s'ils naviguent nord-est ou nord-ouest, qui est l'une des choses les plus importantes à savoir, à cause du calcul de la distance angulaire et des distances de sécurité à prendre en compte quand on navigue<sup>7</sup> » (Veitia de Linaje, 1672 :145). La *Casa de Contratación* avait pour travail la régulation de tout le commerce et de la navigation vers le Nouveau Monde ; elle décidait des produits que les navires pouvaient transporter vers l'Amérique, elle nommait les capitaines et leur donnait l'instruction nécessaire pour voyager, prélever les produits dans le Nouveau Monde et ensuite percevoir des taxes sur tous les échanges. Elle avait donc besoin de cartographes et de géographes, ce qui fut aussi la mission du *Consejo de Indias*, en supervisant l'exploitation des ressources et des hommes, même si le travail premier consistait à former les pilotes.

Ce travail était donc effectué par la *Casa de Contratación*, qui demandait aux pilotes de passer un examen devant ses membres. La *Casa*, pour les aider dans leur préparation, avait réalisé des manuels d'instruction de pilotes, mais aussi de capitaines, ainsi que des mises au point à propos de brochures et de manuels d'initiation « en tout point remarquables, avec l'aide des meilleurs cosmographes de l'époque » (Le Bris, 2001 : 123). En tout cas, au XVI<sup>e</sup> siècle, la *Casa de Contratación* et le *Consejo de Indias* se devaient de protéger des informations clés d'un point de vue géopolitique et économique – car elles relevaient des connaissances maritimes, des routes, des ports et des territoires (Acosta Rodríguez et Vila Vilar, 2003) – contre les pays étrangers et contre les pays ennemis de l'Espagne en particulier la France et l'Angleterre qui, en utilisant des pirates – comme Francis Drake, entre 1578 et 1579 – ou en installant des colonies huguenotes françaises au nord de La Floride, entre 1562 et 1565, tentaient de détruire l'hégémonie politique et spirituelle de l'Espagne. Mais rappelons au passage que la piraterie qui contribuait à affaiblir l'ennemi – puisque la couronne élisabethaine l'a toujours encouragée contre l'Espagne – était surtout une entreprise économique très lucrative : « [d]ans l'expédition de Francis Drake au Portugal en 1589, les armateurs perdirent 100 % de leur argent ; mais ils en avaient gagné 4700 % dans le voyage fait par le même pirate en 1577-1580 » (Cioranescu, 1993 :19).

## Conclusions

L'Espagne ne pouvait liquider le souvenir des trois caravelles qui, transportant en 1522 le butin pris par Cortés sur Moctezuma, furent capturées par le corsaire Jean de Fleury de Honfleur : Charles Quint fut d'autant plus en colère que la cargaison comportait le rapport de Cortés sur sa conquête ainsi que des cartes de pilotes espagnols, ce qui représentait l'opportunité pour la France de

7 « *El uso de los instrumentos y fabrica de ellos, para saber si tienen algun error, y son la aguja de marear, astrolabio, cuadrante, ballestilla, y como se han de marear las agujas, para que sepan en qualquier lugar que estuvieren; si nordestean o noruestean, que es una de las cosas que mas importa saber, por las ecuaciones y resguardos, que han de dar cuando navegan* ».

mieux connaître les Antilles et de préparer de futures expéditions (Charles-André, 1948, 4-8). Mais l'essor de l'Espagne confortait également le dynamisme maritime et économique de villes françaises comme Rouen qui, en raison de sa situation intermédiaire entre Flandre et Espagne, tirait profit de la distribution des richesses provenant des Indes. L'Espagne des Rois Catholiques et de Charles Quint se protège donc, car le reste de l'Europe piste les bateaux et les ports, et toute information stratégique menant aux ressources du Nouveau Monde (Portuondo, 2013 : 126). Cela justifie le contrôle draïstique que la Couronne exerce sur les navigateurs, cosmographes ou cartographes soumis au secret, ce qui peut aussi expliquer la disparition de la carte de Juan de La Cosa, qui fut le premier à représenter le Nouveau Monde.

En 1832, le baron Walckenaer, ministre hollandais à Paris, l'acquiert dans une vente publique et, à sa mort, cette carte est mise en vente et achetée par l'Espagne grâce à l'appui de Ramón de la Sagra – savant, député aux Cortes d'Espagne, membre correspondant de l'Institut Royal de France – pour le Museo Naval de Madrid. Le destin particulier de la première représentation du Nouveau Monde ne doit pas occulter le projet étatique de continuer à analyser la terre et le ciel afin de constituer une connaissance précise des repères spatiaux, de graduer les méridiens et d'indiquer les latitudes sur les cartes. Mais n'oublions pas qu'en lieu et place de sa pure créativité, l'explorateur et cartographe espagnol décrit aussi le sombre terreau de son inconscient et la ferme volonté de l'Europe de transformer l'espace des songes indiens en terreau de sa seule subjectivité active.

## Bibliographie

- ACOSTA RODRÍGUEZ, Antonio, GONZÁLEZ RODRÍGUEZ, Luis et VILA VILAR, Enriqueta, *La Casa de la contratación y la navegación entre España y Las Indias*, Séville, Universidad de Séville, 2003.
- BRIYS, Éric, « La mappemonde de Jean de la Cosa », in Annexes et notes, DE LA COSA, Jean, *Dans l'ombre de Christophe Colomb. Journal de bord*, Paris, Chronos, 2019.
- BURTON RUSSELL, Jeffrey, *El mito de la tierra plana. La escandalosa manipulación de los historiadores modernos sobre Colón [Inventing the Flat Earth: Columbus and Modern Historians, 1991]*, Barcelone, Stella Maris, 2014.
- CASADO SOTO, José Luis, « El descubrimiento del mundo (1500-1630) », in catalogue de l'exposition *La imagen del mundo. 500 años de cartografía* présentée à la Fundación Santillana, Torre de don Borja (Santillana del Mar), juillet-août 1992, Madrid, Fundación Santillana, 1992.
- CHARLES-ANDRÉ, Julien, *Les Voyages de découverte et les premiers établissements (xv<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècles)*, Paris, PUF, 1948.

- CIORANESCU, Antoine, préface, in RALEIGH Walter Sir, *El Dorado [The Discovery of the Large, Rich, and Beautiful Empire of Guiana, with Relation of the Great and Golden City of Manoa (which the Spaniards call El Dorado), performed in the Year 1595]*, Londres, 1596], présentation d'Antoine Cioranescu et Sir Robert H. Schomburgk, trad. J. Chabert, Paris, Utz/UNESCO, 1993.
- DELUMEAU, Jacques, *La Civilisation de la Renaissance* (1967), Paris, Arthaud, 1984.
- DUMONT, Marc, *La Géographie. Lire et comprendre les espaces habités*, Paris, Armand Colin, 2008.
- DUVERNAY-BOLENS, Jacqueline, *Les Géants patagons. Voyage aux origines de l'homme*, Paris, Éditions Michalon, 1995.
- FAVIER, Jean, *De l'or et des épices. Naissance de l'homme d'affaires au Moyen Âge* [1987], Paris, Pluriel, 2013.
- GARCÍA REDONDO, José María, « La percepción histórica del inmenso azul : modelos de representación en la cartografía del océano Pacífico », in Rafael SAGREDO BAEZA et Rodrigo MORENO JERIA (coord.), *El Mar del Sur en la historia. Ciencia, expansión, representación y poder en el Pacífico*, Santiago, Universidad Adolfo Ibáñez/Ediciones de la Dirección de Bibliotecas, Archivos y Museos, Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, 2014.
- HOFMANN, Catherine, RICHARD, Hélène et VAGNON, Emmanuelle, *L'Âge d'or des cartes marines. Quand l'Europe découvrait le monde*, Paris, Le Seuil/BnF, 2012.
- LAGNEAU, Jules, « Cours sur la perception », in *Célèbres leçons et fragments* [posth. 1950], 2<sup>de</sup> éd. revue et augmentée, Paris, PUF, 1964.
- LAS CASAS, Bartolomé Fray, *Historia de las Indias, ahora por primera vez dada a la luz por el Marqués de la Fuensanta del Valle y D. José Sancho Rayón*, Livre I, Chapitre XIII, Tome I, Madrid, Imp. de Miguel Ginesta, 1875.
- LE BRIS, Michel, *D'or, de rêves et de sang. L'épopée de la flibuste (1494-1588)*, Paris, Hachette Littératures, 2001.
- LESTRINGANT Frank, HOLTZ, Grégoire, LABORIE, Jean-Claude (dir.), *Voyageurs de la Renaissance*, Paris, Gallimard, « Folio / Classique » ; 6636, 2019.
- LEVENSON, Jay A., Commentaire de la carte de Juan de La Cosa, in catalogue de l'exposition *Circa 1492. Art in the Age of Exploration*, National Gallery of Art (Washington D.C.), 12 octobre 1991 – 12 janvier 1992, Washington D.C., National Gallery of Art/ New Haven-Londres, Yale UP, 1991, p. 231.
- LEVENSON, Jay A., « Le Portugal et le monde », in catalogue de l'exposition *Autour du globe. Le Portugal dans le monde aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles (Encompassing the Globe. Portugal and the World in the 16th & 17th Centuries*, 2007), Palais des Beaux Arts (Bruxelles), du 26 octobre 2007 au 3 février 2008, Bruxelles, Fonds Mercator/Palais des Beaux Arts de Bruxelles, 2007, p. 30.
- LÉVY, Jacques, *Le Tournant géographique. Penser l'espace pour lire le monde*, Paris, Belin, 1999.
- MAGALHÃES GODINHO, Vitorino, *Les Découvertes. XVI<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> : une révolution des mentalités*, Paris, Autrement, 1990<sup>8</sup>.

8 Cet ouvrage constitue le supplément de l'ouvrage inaugurant la collection « Mémoires », *Lisbonne hors les murs : 1415-1580. L'invention du monde par les navigateurs portugais*, Michel

- MAGALHÃES GODINHO, Vitorino, *Le Devisement du Monde. De la pluralité des espaces à l'espace global de l'humanité. xv<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> siècles*, Lisbonne, Instituto Camões, 2000.
- MANSO PORTO, Carmen, « La cosmografía de Ptolomeo de la Real Academia de la Historia y su relación con Cristóbal Colón », in *Cartografía e Historia Natural del Nuevo Mundo. Libros, grabados y manuscritos en Italia y España entre los siglos xv y xviii*, Valladolid, 2006, consulté le 10 septembre 2023 <https://www.cervantesvirtual.com/nd/ark:/59851/bmcjd582>
- MARTÍN MERÁS, Luisa, *Cartografía marítima hispánica. La imagen de América*, Barcelone/Madrid, Lunwerg Editores, 1993.
- MARTÍN MERÁS, Luisa, « Juan de la Cosa, santoñés universal », in Rafael PALACIO (coord.), numéro spécial de la revue *Monte Buciero* n° 4, Santoña (Esp.), 2000.
- MOLLAT DU JOURDIN, Michel, *Les Explorateurs du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle. Premiers regards sur des mondes nouveaux* (1984), Paris, CTHS [Comité des Travaux Historiques et Scientifiques], 2005.
- NANCY, Jean-Luc, *Partir – Le Départ. Petite conférence*, Montrouge, Bayard, 2011.
- NEBENZAHL, Kenneth, *Atlas de Christophe Colomb et des grandes découvertes [Atlas of Columbus and the Great Discoveries, 1990]*, Paris, Bordas, 1991.
- PORTUONDO, María, *Ciencia secreta. La cosmografía española y el Nuevo Mundo*, Madrid-Iberoamericana/ Frankfurt, Vervuert, 2013.
- PRIOTTI, Jean-Philippe (dir.), *Identités et territoires dans les mondes hispaniques XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, DOI : [10.4000/books.pur.90139](https://doi.org/10.4000/books.pur.90139).
- RANDLES, William G. L., *De la terre plate au globe terrestre. Une mutation épistémologique rapide (1480-1520) [From Flat to Round. A Rapid Epistemological Mutation, 1480-1520, 1980]*, Paris, Armand Colin/ÉHESS, coll. « Cahiers des Annales », n° 32, 1980.
- REYES VAYSSADE, Martín, ANTOCHIW KOLPA, Michel, GONZÁLEZ GÓMEZ, Francisco, RUIZ NAUFAL, Víctor, SAÚCO ESCUDERO, Águeda, TAPPAN ALAYOLA, Jorge et AGUILERA GARCÍA, Carmen, *Cartografía histórica del encuentro de dos mundos*, Aguascalientes (Mex.), Instituto Nacional de Estadística, Geografía e Informática de México/Madrid, Instituto Geográfico Nacional de España, 1992.
- TURNER, Jack, *Las especias. Historia de una tentación [Spice: The History of a Temptation, Harper Collins, 2001]*, Barcelone, Acantilado/Quaderns Crema, 2018.
- VEITIA DE LINAJE, José, *Norte de la contratación de las Indias Occidentales*, Séville, éditeur : Juan Francisco de Blas, Livre II, Chap. IX, 1672, p. 145, cité par PULIDO RUBIO, José, *El piloto mayor de la Casa de la Contratación de Sevilla : pilotos mayores, catedráticos de cosmografía y cosmógrafos de la Casa de Contratación de Sevilla*, Madrid, CSIC - Escuela de Estudios Hispano-Americanos, 1950, p. 70-72. Cet ouvrage est accessible sur le site internet du Consejo Superior de Investigaciones Científicas (CSIC) : <http://digital.csic.es/handle/10261/166255> [dernière consultation le 03/09/2019].

---

CHANDEIGNE (dir.), Paris, Éditions Autrement, 1990.



Illustration 1 : Juan de La Cosa, « Carta del Mundo » (1500), manuscrit enluminé sur parchemin (composé de deux morceaux de peau), échelle graphique en lieues, 183 x 96 cm. El Puerto de Santa María, Cádiz, 1500, Museo Naval de Madrid, MNM-257, Bueno Inv. 2603, Public Domain.



Illustration 2 : fragment de la carte représentant saint Christophe.



Illustration 3 : fragment de la carte représentant une Vierge Marie à l'Enfant.